

## MURMURATION

*Pour Jérôme Jullien-Cornic*

En exergue, ce mot cité par Cendrars :

"Devant sa fenêtre du Palais Royal, Colette contemplait les pigeons et les moineaux s'ébattant au soleil :

— la plus grande injustice qui existe peut-être dans la création, fit-elle, c'est que certains êtres possèdent des ailes ..."

Et ceci de Attar:

"Le firmament est comme un oiseau qui bat des ailes sur la route que Dieu lui a tracée. Il vient frapper de sa tête comme d'un manteau à sa porte"

\* \* \* \*

A l'hôpital où j'ai séjourné durant des mois, j'étais quasiment dans le ciel au huitième étage de la tour, face à la fenêtre : appréhension rêveuse des nuages, la conscience engourdie dans la préséance du corps-roi et dans le blanc du quotidien. Nubignose ; abandon aux mystères du temps : les saisons passent, ne passent pas dans une sorte de somnolence continue, constellée de micro-événements : visites, échanges avec les infirmières, frayages attendus de l'organisme qu'on ne décèle pas à travers les computations des examens. Un jour, j'entrevois dans un éclair un pigeon bleu. Pas gris, ni "gorge de pigeon", ni couleur fondue du zinc, mais bleu comme le sont les papillons morphos. Azur, azur, azur. J'en parle à mon infirmière préférée qui me dit sans se démonter : « il y en a des rouges aussi ! ». Et cela tourne à l'obsession, je le guette car il m'arrive de le revoir : peu souvent, deux ou trois fois tout au plus ; assez pour le reconnaître de loin et m'attacher à lui comme à une promesse. Il doit nicher sur le toit derrière une des cheminées de l'hôpital que j'entrevois. Ils sont peut-être même une petite famille à loger sur ces hauteurs. Comment est-ce possible ? Comment a-t-il pu aboutir là et gagner ce bleu iridescent qui perce le ciel ? Que ne sont-ils pas tous comme lui, les « rats du ciel » au lieu de nous balancer leurs roucoulis et de se dandiner avec la vulgarité métropolitaine qu'on leur connaît ? J'en parle avec insistance à mes visiteurs. Ils ne relèvent pas, ignorent obstinément la grâce qu'incarne pour moi cette créature céleste. Aussi bien—les médicaments n'est-ce pas ?— font-ils de l'oiseau cabalistique l'une des ombres du mal, l'incube des lymphocytes mauvais.

Lorsque mon frère vient me rendre visite, je n'ai que la présence du pigeon bleu dans le ciel à lui faire part : il connaît ces oiseaux pour les avoir élevés dans son adolescence. « Ce n'est pas possible ! » dit-il catégoriquement. Et par le plus joli des hasards, le pigeon fait apparition : il se tient sur le bord du bâtiment, au-dessus de la lettre I (i comme Institut, comme inoui ou irréfutable) qui surplombe le toit, et s'envole vers l'Est, en déployant lentement toute son envergure, éclat pur entre le moutonnement des toits et les nuages de l'hiver. Mon cher frère en reste stupéfait. Il n'a jamais vu une telle race, et rationnel comme toujours, avance qu'il s'agirait d'un spécimen de collection relâché ou évadé de sa cage.

Des mois plus tard, en visite de contrôle à l'hôpital de jour au troisième étage, j'attends mon tour. Le silence est tombé dans la salle : on se connaît tous, il existe une solidarité entre nous, les « masqués » sous immunosuppresseur et leurs conjoints, qui rend ces longs moments sinon agréables, presque amicaux. On engage une conversation légère, très policée, ces messieurs, plus nombreux parlent de voitures, d'expériences culinaires, de voyages à entreprendre. Et une ou deux heures plus tard, les uns somnolent, d'autres piquent du nez sur un livre, ou engagent des apartés. Ce Mardi donc, monsieur Vaillant tient entre les mains un petit livre sur les *Moineaux du Japon*. Ce n'est pas la première fois que je lui découvre une passion d'ornithologue. C'est un homme jovial, dont la (fausse) timidité ne barre pas entièrement le désir de parler, et un mari attentionné : sa femme, une récidiviste allogreffée, se tient sur la réserve. Je me lance, en lui posant des questions sur les *birdwatchers* parisiens. J'évoque le restaurateur italien de la rue

Mabillon qui recueille tous les corbeaux mutilés de Paris chez lui, dans son appartement, avant d'en venir, comme si de rien n'était, à mon pigeon. Comme l'infirmière, il n'a pas l'air surpris : « il y a même des faucons sur le toit de l'IGR » me dit-il. « Sauriez-vous à quelle race il appartient ? » « Oui bien sûr, il en existe en France et en Belgique, ce sont des pigeons *biset* ». Et Vaillant sort de sa poche l'image d'une minuscule créature turquoise, une variété de moineau australien, semble-t-il, très effilé, dont il est manifestement épris, et qui fait passer mon pigeon fantastique pour une volaille à embrocher.

*" Les pigeons ne sont réellement ni domestiques comme les chiens et les chevaux, ni prisonniers comme les poules. Ce sont plutôt des captifs volontaires, des hôtes fugitifs qui ne se tiennent dans le logement qu'on leur offre qu'autant qu'ils s'y plaisent... Tous les pigeons ont de certaines qualités qui leur sont communes : l'amour de la société, l'attachement à leurs semblables, la douceur de leurs mœurs, la fidélité réciproque, la propreté, le soin de soi même qui suppose l'envie de plaire, l'art de se donner des grâces, les caresses tendres, les mouvements doux. Nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle, tout le temps de la vie employé au soin de ses petits, toutes les fonctions pénibles également réparties. Le mâle, aimant assez pour les partager et même se charger des soins maternels, couve régulièrement à son tour et les œufs et les petits, pour en épargner la peine à sa compagne, pour mettre entre elle et lui cette égalité dont dépend le bonheur de toute union durable : Quel modèle pour l'homme s'il savait les imiter !" (Buffon)* A chacun son modèle. Ainsi donc l'art de se donner des grâces ? Il faudrait dire doux et fidèle comme un pigeon, ou encore aimable comme un Biset, plutôt que de lui attacher l'image du gogo et la malpropreté. J'apprends aussi sur le web que *Columba livia* (ou Biset) n'est rien moins que l'ancêtre de tous les pigeons « domestiques », dont le parisien, lequel compte une population de 80 000 sujets : Biset, on ne le sait que trop, court les rues. Son plumage est décrit comme gris bleu, avec le dessus des ailes plus clair et un cou ardoise, piqué des nuances pourpres et bleu-vert. Mon sujet, j'en suis persuadée, est un animal rare qui ne se lève qu'au crépuscule, dans les incertitudes de la maladie.

Le vendredi suivant, je presse à nouveau Vaillant de questions. Il ne jette qu'un mot : Nicobar. Mon pigeon serait-il indien ? Bleu comme Krishna et comme les Martins-pêcheurs entrevus là-bas ? Comment a-t-il atterri ici ? Vaillant a vu juste, il s'agit probablement de *Caloenas nicobarica*, une des plus belles variétés qui soient, oiseau grand, autrement plus grand que le Biset, d'un bleu turquoise en effet, portant haut une collerette frangée, et une robe d'un vert brillant mouchetée de reflets cuivrés sur le dos, des teintes heureuses qui viennent de loin, des dernières îles interdites du monde. On ne découvre son plumage qu'à l'arrêt. En vol, forcément, on n'en perçoit pas les nuances, le port ébouriffé, la tête petite, tout ce luxe tropical qui l'assortit au *nava ratnam* : à ces bijoux talismaniques que portent les princes pour se protéger et tenir les âmes sensibles sous leur charme. C'est une créature baroque qu'on devrait célébrer pour sa beauté — splendide comme un Nicobar — et pour son ADN : c'est l'animal le plus proche du fameux Dodo (1598-1681) emblème des espèces disparues de la surface de la planète. Nicobar est post-moderne et globalisé, il brille des derniers feux de la « civilisation panique » dans un ciel vidé de ses anges et de ses oiseaux. C'est un survivant. L'hypothèse de mon frère me sera confirmée par Vaillant : vous n'imaginez pas ce qu'on trouve dans le ciel en région parisienne. Il y avait bien à en croire Pynchon des crocodiles dans les égouts de New York ; ici ce sont des volées de perruches, des colibris dans les salles de bain (et nourris de toiles d'araignées élevées à la maison) des pies rouges, et bien sur d'admirables Bisets assortis aux toits de zinc de la ville

\*\*\*

*" Ces troupes ont une manière de voler qui leur est propre et semble soumise à une tactique uniforme et régulière, telle que serait celle d'une troupe disciplinée, obéissant avec précision à la voix d'un seul chef : c'est à la voix de l'instinct que les étourneaux obéissent, et leur instinct les porte à toujours se rapprocher du centre du peloton, tandis que la rapidité de leur vol les emporte sans cesse au-delà; en sorte que cette multitude d'oiseaux, ainsi réunis vers une tendance commune vers le même point, allant et venant sans cesse, circulant et se croisant en tous sens, forme une espèce de tourbillon fort agité, dont la masse entière, sans suivre de direction bien certaine, paraît avoir*

*une mouvement de révolution sur elle-même, résultant des mouvements particuliers de circulation propres à chacune de ses parties; et dans lequel le centre tendant perpétuellement à se développer, mais sans cesse pressé, repoussé par l'effort contraire des lignes environnantes qui pèsent sur lui est constamment serré qu'aucune de ces lignes, lesquelles le sont elles-mêmes, d'autant plus qu'elles sont plus voisines du centre*

*Murmuration*, nuée d'oiseaux en anglais. L'étymologie est bien française. Le Littré dit que *murmure* une onomatopée bien entendu, signifie bruissement. L'ours a selon Buffon "un gros murmure" (sic). C'est aussi "le bruit confus de plusieurs personnes qui parlent et s'agitent en même temps".

*Ils sont arrivés brusquement, d'un seul coup, en commando, ont investi la cour qui a résonné comme jamais de leurs criaileries, un tohu bohu presque électrique, une clameur d'autant plus aigue que discordante —amplifiée sans doute par l'acoustique du lieu. Et le vacarme de cette multitude comme affolée animait étrangement l'espace : les parois en devenaient vibratiles et tout ce grouillement ramenait à l'état sauvage. Cela eut la soudaineté et la brièveté d'une razzia "au pays de l'insolence". Ils se sont gavés des petits raisins rabougris de la vigne vierge, et sont repartis tout aussi prestement. J'ai longtemps cru que c'étaient des grives (le plumage brun moucheté est ressemblant) Et je les ai attendus tous les ans depuis, ils ne sont jamais revenus.*

Les étourneaux ont mauvaise réputation : ils chassent en troupe, par milliers, centaines de milliers, avec une voracité sans pareille : ce sont des pillards, des parasites, des opportunistes, agressifs de surcroît : on a vu ces profiteurs déloger d'autres espèces beaucoup plus grosses qu'eux. Leurs excréments font des dégâts. Et ils menacent les avions. On les pourchasse à l'explosif, organise des *campagnes d'effarouchement* à leur rencontre : ils sont classés "espèce envahissante" voire "nuisible". Il y a une dizaine d'années, à la BnF, l'administration a fait appel à des fauconniers pour les faire décamper : ils souillaient le jardin et les alentours. (Vision proprement fantastique : les milliers d'étourneaux débarquant en bandes au centre de la Bn, se cognant aux vitres des salles du haut-de-jardin, perturbant les lecteurs, les rappelant soudain à la réalité, comme dans le fameux film)

De fait, ce passereau a l'insolence du survivant. Ses capacités d'adaptation le surclassent dans la "concurrence vitale" et l'aptitude à la reproduction. C'est un petit trapu, aux ailes vigoureuses, à la queue courte, très mobile et particulièrement rapide (70 km/heure) qui vit une dizaine d'années en moyenne. Sédentaire ou nomade, c'est selon, ce familier se mêle volontiers aux autres espèces. Il s'est installé partout, a quitté des bocages chaque fois plus clairsemés pour les villes. *The starling is both highly widespread and extremely catholic in its habitat*<sup>1</sup> Un mythe veut qu'il ait été introduit en Amérique au XIX siècle par un excentrique désireux de trouver dans le Nouveau Monde toutes les espèces d'oiseaux citées par Shakespeare.

Robuste et profiteur comme personne, l'étourneau est devenu omnivore (les raisins amers de la cour ? Pas de problème : son système digestif est pourvu d'un enzyme lui permettant de neutraliser l'alcool des fruits blets) Chose rare, il chante même l'hiver; et apprivoisé, il chante à ravir. C'est un imitateur-né ; et il se plaît tout particulièrement à singer de la voix le moineau, le loriot, la buse ou la poule. "*Un étourneau peut apprendre à parler indifféremment français, allemand latin ou grec* dit Buffon. *Il articule franchement la lettre R, et soutient très bien son nom de sansonnet ou plutôt de chansonnet*" .... On les a entendu reproduire les aboiements des chiens et les cliquetis des machines. Et ils découvrent de nouvelles vocalises durant toute leur vie. Cette faculté explique que certaines colonies ont pour ainsi dire constitué un idiome.

*"Chanter et jouir, c'est toute leur occupation "* dit encore Buffon Voilà *sturnus vulgaris* réhabilité. Si les administrations le pourchassent, les poètes et les scientifiques le portent aux nues, et les stratèges l'ont étudié de près. "*Les bandes d'étourneaux ont une manière de voler qui leur est propre...* Lautréamont a reproduit ce passage de Buffon à la lettre dans le chant V de Maldoror— a ceci près qu'il parle d'évolution et non de *révolution* et qu'il y adjoint une phrase : *Malgré cette singulière manière de tourbillonner, les étourneaux n'en fendent pas moins avec une*

vitesse rare l'air ambiant, et gagnent sensiblement à chaque seconde un terrain précieux pour le terme de leurs fatigues, et le but de leur pèlerinage."

Autant l'individu semble commun, autant la nuée émerveille : "danse céleste" "essaim apothéotique" "féerie en l'azur" "Star Display"<sup>2</sup>... Les Danois parlent de *Sort Sol*, de soleil noir. Dans le Jutland, ils se rassemblent à l'automne et au printemps en si grand nombre qu'ils en viennent à éclipser le soleil. Juste avant le crépuscule généralement, ces volées étonnamment fluides et comme chorégraphiées, se coulent le long du paysage, forment des vagues, des figures oblongues, des courants changeants à l'horizon. Jubilation à voir ces nappes ondoyantes toujours synchrones s'étirer, enfler, se replier ou changer de cap, et reconstituer instantanément un ensemble parfait, comme animé d'un dessein précis suivant un ordre programmé.

La grâce du vol, sa légèreté annulent la grégarité ; la liberté et la plasticité de ces formes ordonnées corrigent l'effet de troupe. Tout se passe comme s'ils étaient reliés entre eux par une cause prédéterminée. Il y a comme une dimension *cosmique* dans ce phénomène merveilleux, au sens où les Grecs entendaient le mot, en s'extasiant devant l'harmonie divine des révolutions astrales : contempler le Ciel et les étoiles et pleurer face à la sublimité de leur mouvement perpétuel ; établir à partir du *logos* d'un Hermès Trismégiste une parenté entre l'immortalité de l'âme et l'ordonnement des corps célestes.

La référence mathématique traverse le texte de Buffon — ce qui ne pouvait que plaire à Lautreumont (*ô mathématiques sévères, je ne vous ai pas oubliées...*) Il est évidemment tentant d'y apposer une téléologie "mystique"; comme pour les suicides collectifs des lemmings, du haut des falaises de Norvège<sup>3</sup>. Les adeptes du *naturalisme religieux*<sup>4</sup> n'hésitent pas à y voir une cause de leur credo. Pourtant, on ne peut pas parler d'intelligence collective à leur sujet. Et contrairement à ce qui est décrit, il n'y a pas de centre dans la nuée, pas davantage de structure ou de programmation préalables dictant l'organisation ; et pas d'oiseau leader et de hiérarchie donc, pour diriger cette coordination impeccable. Aucune règle a priori ne commande le groupe. Aucun signal n'est donné en tête pour modifier le plan de vol, prescrire une inflexion dans l'orientation ou la vitesse. Les physiciens présentent les nuées comme des modèles d'*auto-organisation critique*.

Dégagée au carrefour des mathématiques et de l'informatique, cette théorie de la complexité est récente. L'état auto-organisé résulte des interactions dynamiques entre les nombreuses composantes d'un système. La structure est produite, stabilisée et conservée à l'échelle du système, sans apparaître au niveau de ses éléments et sans contrôle et intervention extérieure. La criticalité renvoie à la capacité de changer brusquement : le système devient critique lorsque tous les éléments s'influencent mutuellement ; il change alors brutalement de comportement.<sup>5</sup> C'est ce qui se produit dans les mouvements de panique collective par exemple, ou lors des applaudissements ; ou encore dans un autre registre, dans le passage de l'eau à la glace : une fois passé un seuil de complexité, il y a formation de cristaux.

En réalité, l'oiseau se règle uniquement sur son voisinage immédiat (soit sur les 6 ou 7 oiseaux proches) déterminant ainsi sa vitesse et sa direction. Son champ de vision ne s'étendant pas au-delà, il ignore tout du collectif, de ses variations et de ses effets d'ensemble. Il s'efforce juste de suivre des comportements simples de bonne distance, de cohésion, et d'alignement à une vitesse

---

<sup>2</sup> C'est le nom d'un modèle informatique explicitant les logiques de ces volées

<sup>3</sup> En réalité, ils tombent et périssent du fait de la bousculade.

<sup>4</sup> Telle est la profession de foi de la biologiste Ursula Goodenough : " I profess my Faith. For me, the existence of all this complexity and awareness and intent and beauty, and my ability to apprehend it, serves as the ultimate meaning and the ultimate value. The continuation of life reaches around, grabs its own tail, and forms a sacred circle that requires no further justification, no Creator, no super-ordinate meaning of meaning, no purpose other than that the continuation continue until the sun collapses or the final meteor collides. I confess a credo of continuation. And in so doing, I confess as well a credo of human continuation"

<sup>5</sup> L'exemple qui est toujours donné est celui du tas de sable On ajoute régulièrement des grains de sable ; il se forme un tas, la pente augmente et peu à peu cela amène le tas vers un état critique En ajoutant un grain, cela déclenche alors une avalanche

relativement constante (le peu de variabilité autorisant le repositionnement) et sur le long cours. Quand un individu change de position, il est presque instantanément suivi : l'information passe très vite, quasiment sans dégradation, et cela s'ajuste de proche en proche, en composant un système dit émergent. Les révolutions de la nuée répondent de la topographie, des perturbations de l'environnement et d'autres dangers tels que la présence d'un prédateur. La constitution de ces prodiges ailés procède trivialement d'une stratégie de défense ...

\* \* \*

Esprit encyclopédiste s'il en fut, Buffon se distingua dans sa jeunesse dans la mathématique et traduisit Newton. Il se voulait rationaliste et matérialiste, et il en vint au bout du compte à se présenter comme déiste. Dans son *Histoire Naturelle*, 9 volumes sont consacrés aux oiseaux.

\* \* \*

*"Le colibri rouge à longue queue est un des plus gros oiseaux & des plus beaux que j'aie jamais vu de ce genre. Son bec est long, mince, & courbé en-bas vers la pointe, & de couleur noire : la tête & le haut du cou sont noirs & luisants ; la gorge est d'un vert brillant, & même de couleur d'or : au-dessous de ce vert, il y a une ligne noire en forme de croissant, qui le sépare de la poitrine qui est de couleur de rose. Le dos & les petites plumes des ailes sont d'une couleur rouge orangée. Les grandes plumes des ailes & le premier rang des petites sont d'un violet. La queue a dans le milieu deux longues plumes de la même couleur violette que les ailes. Les plumes des côtés & de la queue sont d'une couleur orangée rougeâtre, comme celles du dos. Les plumes du bas du dos, celles du croupion, & les plumes qui recouvrent la queue, sont d'un beau vert. Les jambes sont très courtes & de couleur noire, de même que les pieds qui ont quatre doigts, dont trois sont en avant & l'autre derrière, comme dans tous les autres oiseaux de ce genre.*

(L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, 1751)

\* \* \*

Lorsqu'on interrogeait Deleuze sur l'*intensité*, cette qualité de l'être comme puissance, il répondait par la vitesse : ce qui devrait sinon vertébrer la pensée, lui donner son envol, en faisant fulgurer la différence.

Les Cubains l'appellent *zunzuncito*, les Brésiliens *beija-flor*. A Berkeley, j'ai découvert le culte du colibri : les entonnoirs rouges (leur couleur "favorite") perchés un peu partout pour les sustenter, les casques à nectar dont s'affublent certains *aficionados* pour pouvoir les observer au plus près, le vrombissement (le *humming*) qui signale leur présence ; et le bonheur à les entrevoir butiner frénétiquement, dans un état d'urgence qui semble ne jamais les quitter, "L'extrême mobilité est l'apanage de l'extrême petitesse" dit Buffon. qui ajoute : "*maxime miranda in minimis*" Pourtant, lorsqu'ils sont trop petits, la forme-insecte et l'esprit-insecte semblent l'emporter sur l'oiseau : ils deviennent vraiment des *oiseaux mouches*. (Du reste, on le confond souvent avec l'hémarris, ce gros papillon de nuit qui vit de jour) Autrement, s'impose, même rebattue, la métaphore du joyau qui les nomme : *Rubis, Émeraude, Saphir, Topaze ...* en variations d'iridescence dans la lumière du jardin. Comme clades, il y a aussi les Ermites, les Jacobins, les Abeilles, les Coquettes, les Mangos, les Géants ... Cette préciosité est couronnée par le fait qu'ils nous échappent : on ne peut ni les apprivoiser ni les encager longtemps.

Et à y regarder de plus près, il y a infiniment plus que la brillance du plumage qui ornaient les chapeaux et les broches des dames ; ou que cette vitesse zigzagante qui s'irise haut dans le ciel. Les colibris sont des champions hors catégorie. J'étais loin d'imaginer que chacune de leurs qualités ou presque les singularise. Outre leur côté lilliputien (le colibri-abeille pèse à peine deux grammes) et leurs teintes splendides, il y a la densité exceptionnelle du plumage : chaque pouce comporte des particules d'air et quasiment un millier de plumes aux couleurs changeant à la

lumière Lors de la parade nuptiale, les mâles- qui, il faut le souligner- sont polygames- se tournent avantageusement vers le soleil pour faire resplendir leurs atours métallisés: la gorge cuivrée peut virer à l'or, au vert, au rose fuchsia, au rouge flamboyant .

Les femelles en revanche sont presque ternes : d'une coloration dite *cryptique* (susceptible de se fondre dans l'environnement) C'est qu'il leur revient de couvrir et d'élever les petits. Les nids peuvent être proportionnellement immenses : ils vivent dans des palais fixés sur les branches par des fils d'araignées, consolidés par du lichen."The nidification of the hummingbird is as singular as the birds themselves " écrit Gould. Autres particularités : ils ont le coeur le plus gros de tous les oiseaux ; leur cerveau aussi est particulièrement imposant (il fait 4% de leur poids) et leur champ de vision ample et sûr. Enfin, ils apprennent des chants nouveaux tout au long de leur vie.

Ce qui, avec leur beauté, a surtout retenu l'attention, c'est leur vol : ultrarapide, il atteint en piqué presque cent à l'heure, et reste parfaitement stable. Les colibris savent voler sur place comme de gros bourdons, à reculons, voire sur le dos, en décrivant du bout des ailes des mouvements hélicoïdaux. Aucun oiseau n'est capable de telles voltiges, avec une telle vitesse de battements d'ailes (80 à la seconde, à peine perceptibles). La souplesse du squelette -les os sont poreux, et l'articulation de l'humérus flexible- leur permet des mouvements autrement plus acrobatiques et sophistiqués que les autres : " frequently rising perpendicularly ...pirouetting or dancing off..." (Gould) " "The body being kept in a nearly vertical position " (Darwin) : en effet on les croiraient accrochés par le bec aux calices des fleurs qu'ils visitent. Lors de sa parade nuptiale, on voit le mâle s'élever très haut dans le ciel, devenir un point dans l'azur, puis tomber en bourdonnant sur sa femelle : il plonge sur elle comme un petit bombardier, deux fois plus rapidement que le faucon pèlerin sur sa proie disent les ornithologues. Cette ravissante créature est un quérulant, un macho qui consume sa vie.

Toujours sur la brèche, ils s'épuisent à filer en tous sens, flirter et fourrager dans les corolles, ou batailler entre eux, rien ne les arrête : leur métabolisme est proprement unique, à raison de 1260 battements de coeur à la minute ; leur consommation d'oxygène peut être jusqu'à huit fois supérieure à celle de l'étourneau. Autant dire qu'ils incarnent l'énergie vitale elle-même. C'est qu'ils doivent se sustenter tous les quarts d'heure, et avaler quotidiennement leur poids en sucres et en eau. En sorte qu'ils sont souvent sur le point de mourir d'inanition. Et certains expliquent leur agressivité par ces états de survie permanente, et par la faiblesse de l'apport nutritif de leur alimentation au regard de l'effort incommensurable qu'ils démontrent.

Comme des petits dieux, ils se nourrissent essentiellement de nectar : pas de graines, à peine quelques insectes protéinés gobés au vol, le suc des fleurs --- qu'ils pollénisent donc, en échanges réglés. Il y a eu coévolution entre certaines fleurs ornithophiles et eux comme chez l'insecte et l'orchidée chers à Darwin, avec les merveilleux stratagèmes que fabrique la fleur pour séduire le pollinisateur : virtuosité chromatique, parfums répliquant les phéromones des insectes et des oiseaux, sensualité de la corolle, petits poils délicats, tâches valant de signalisation sur l'aire où ils doivent atterrir.

En réalité, les colibris passent le plus clair de leur temps perchés. Ils s'économisent ; et la nuit venue, ils sombrent dans une sorte de coma : leur température chute, leur métabolisme aussi, leur rythme cardiaque et respiratoire, la circulation sanguine ralentissent énormément, les pulsations qui les tiennent agités se calment, et ils perdent du poids : toute cette dépense s'évanouit, la fête s'éteint, ils meurent un peu. Et cette léthargie les rend éminemment vulnérables aux prédateurs : ce qui faisait leur splendeur (couleurs chatoyantes, petitesse, mobilité...) se retourne contre eux. Chaque matin, ils peinent à revenir à la vie. Pourtant, certains d'entre eux peuvent exister jusqu'à dix ans. Et surtout on ne s'explique pas comment les *Colibris à gorge rubis* parviennent à traverser le Golfe du Mexique, soit à parcourir près d'un millier de kilomètres sans se poser ; ou comment d'autres variétés migrent d'un bout à l'autre du continent, de l'Alaska à la Patagonie, pas moins.

On les a toujours associé aux Amériques. Mais on a récemment découvert un fossile en Allemagne : apparentés aux martinets, ils vivaient donc non loin d'ici, il y a des millions et des millions d'années. Mais on estime que la spéciation - remarquable au demeurant puisqu'on

compte environ 350 espèces de colibris, ce qui là aussi représente un record - s'est surtout produite lors de l'avènement des Andes (lesquelles sont restées leur paradis)

Parce que, contre toute attente, ils incarnent des vertus viriles telles que l'énergie, la pugnacité, l'intensité du vivre, les Aztèques en ont fait un dieu prépondérant : *Huitzilopochtli*, littéralement le "Colibri du Sud" ou "la Sinistre du Colibri", également dénommé "le guerrier ressuscité". C'est la divinité solaire qui chaque jour s'érige miraculeusement au-dessus du néant, et que servent les guerriers tombés sur le champ de bataille et les femmes mortes en couches. On dit de Huitzilopochtli qu'il "a le pied gauche comme un colibri" pour signifier sa vitesse. Il porte un casque de plumes, un sceptre en forme de serpent et un miroir. Sa brillance est telle que les âmes ne l'entrevoient qu'à travers les trous des boucliers perforés par les flèches. Comme Soleil, il doit conserver son énergie ; et comme dieu de la guerre, on attend de lui la Victoire. C'est pourquoi au Sud du Temple Mayor, une fois l'an, on lui sacrifiait des captifs et des esclaves. Le sacrifice humain protège de la Nuit et prévient la Fin du monde.

\* \* \*

Quand Darwin revint du *Voyage du Beagle*, il fit appel à l'ornithologue distingué John Gould pour identifier les oiseaux qu'il avait collectés aux Galapagos. En lui faisant associer spéciation et lieu, la classification de Gould contribua à sa théorie de la sélection naturelle, formulée quelques années plus tard. C'est Gould en effet qui établit que malgré leurs différences morphologiques, les fameux pinsons de Darwin appartenaient à un même groupe. Darwin qui n'avait pas prêté attention à l'instance géographique, réalise alors que l'isolement a donné lieu à des espèces distinctes à partir d'un ancêtre commun.

Gould, un ambitieux (plutôt antipathique) qui craignant pour sa respectabilité, ne pouvait endosser une hérésie telle que l'évolution par sélection naturelle. Il dirigeait la *Zoological Society* de Londres, et excellait dans la taxidermie. On lui doit nombre de classiques sur les oiseaux (illustrés notamment par Elizabeth, son épouse) dont une monographie sur les colibris<sup>6</sup> pour lesquels ils avaient une tendresse particulière. Il en rassembla une belle collection empaillée, qu'il présenta à la Reine Victoria lors de l'Exposition Universelle de 1851. Mais ce n'est que quelques années plus tard qu'il put aux Etats-Unis admirer un colibri vivant. Cet homme qui avait collectionné, classé, décrit, comparé, recensé tous les écrits sur les Trochilidés, n'avait jamais vu sa mascotte voler. "Liberty is to them life..." Il tenta au prix de gros efforts de ramener un certain nombre de spécimens chez lui, au Royaume Uni, en portant l'un d'eux dans un petit sac de gaze, accroché au bouton de sa veste. Mais à hauteur de l'Irlande, c'est l'hécatombe. A peine arrivés à Londres, le dernier succomba au froid.

Blaise Cendrars raconte une histoire similaire à celle-ci, non pas avec des colibris mais avec des sept-couleurs (des Touits, en Anglais : *Lilac-tailed Parrotlets*) "Quand on fait lever un envol de sept-couleurs dans une clairière solitaire de la forêt vierge ... c'est un éblouissement, et l'impression admirative et pathétique que l'on ressent d'un nuage d'ailes, de plumes, de duvets versicolores, de scintillements, de micassures et de reflets au soleil comme d'un million de pierres précieuses qui se dissoudraient dans l'atmosphère surchauffée..."<sup>7</sup> Il évoque le rire extasié de l'oiseau, sa lucidité infernale, tout ce qu'il veut montrer à sa petite fille des Batignolles puisqu'il en embarque avec lui des centaines— puis vient le compte à rebours : à Lisbonne, il n'en restait que 7, à Cherbourg 3. Elle put voir le dernier " faire des galipettes sur la table de la cuisine, avant de mourir à son tour, dans la lumière crue d'une ampoule électrique..." Je connais peu d'histoires aussi pathétiques que celles-ci.

---

<sup>6</sup> <http://www.biodiversitylibrary.org/item/104369#page/1/mode/2up>

<sup>7</sup> *Le Lotissement du ciel*, page 46, Gallimard, 1996

